

MONSIEUR LE PRÉSIDENT

Kaffa et les Kafkaïens

JEAN-FRANÇOIS
CRÉPEAU

Kaffa? Oui, une société émergente spécialisée dans la conception et fabrication de cafetière haut de gamme. Les Kafkaïens? Ce sont des personnages inspirés de ceux de Franz Kafka et de leur déshumanisation. *Monsieur le Président* (Sémaphore, 2020), un roman de Danielle Pouliot, raconte une histoire semblable à celle de l'écrivain tchécoslovaque à travers l'expérience de Léa.

Il y a d'abord Émile, il vient de recevoir un héritage important et décide d'en faire profiter d'autres extravertis. Une tasse de mauvais café fait jaillir à son esprit créatif l'idée d'une cafetière digne de ce nom. Il réunit donc autour de lui des passionnés pour qui le travail est plus qu'un gagne-pain, mais la réalisation d'un projet collectif.

Arrive Léa. Elle a 19 ans quand elle se joint au projet Kaffa en tant que femme de ménage. La vie ne lui a pas fait de cadeau, car sa mère, tromboniste au talent promoteur, est décédée quand elle n'avait que 4 ans et son père, 5 ans plus tard. Ne lui reste que sa tante Anita, sœur cadette de son père, souffrant d'une légère déficience intellectuelle. Tata doit faire la preuve à la travailleuse sociale qu'elle peut très bien prendre soin de sa nièce et la convaincre que de l'envoyer en famille d'accueil ne



ferait que la troubler un peu plus.

L'enfance de Léa se déroule normalement dans les circonstances. Outre sa tante à ses côtés, il y a Charlie « un matou élégant, raffiné et superbement impertinent; une sorte de vieux dandy sur lequel je déversais mon trop-plein de chagrin et faisais grande provision de tendresse. » Le chat lui a appris la générosité, l'instinct de survie, l'indépendance, la fierté, la résilience et la tendresse.

Une « vraie » famille, avec frères, sœurs et parents lui a manqué, c'est pourquoi le projet Kaffa l'a prise au piège de « cet impossible rêve » d'une famille imaginée. Hélas, le rêve devient un cauchemar lorsqu'Émile doit vendre la compagnie, pour une question de santé, à un personnage tout son contraire.

Léa raconte comment, en peu de temps, Monsieur le Président érode les liens qui unissaient les employés. Ses manœuvres sournoises visent à tirer profit de ce qui faisait la différence de la société Kaffa, notamment en semant la zizanie au sein du personnel. Léa voit clair dans son jeu et trouve divers moyens pour ralentir le drame appréhendé.

Léa, mise au chômage, met beaucoup de temps pour s'en remettre. L'argent venant à manquer, elle se résout à demander le chômage. Elle constate alors qu'elle a toujours travaillé depuis qu'elle est en âge de voir à elle-même. Lentement, elle émerge de l'apathie en rafraîchissant son appartement; c'est à la quincaillerie du quartier qu'elle rencontre Raphaël, et trouve mille et une excuses pour le revoir.

Léa en vient par dénicher un travail de femme de ménage au Manoir Alexandra, un luxueux centre de convalescence. L'entretien doit se faire en toute discrétion et il est interdit d'échanger avec les clients. Ainsi, elle met du temps avant de constater que le pensionnaire de la 12 n'est autre que Monsieur le Président. S'en suit une joute où le silence entre eux est redoutable, chacun sachant le mal qu'il a fait à l'autre. Elle prend le temps nécessaire pour ne pas se faire encore prendre au piège du beau parleur. Elle trouve enfin comment exercer sa vengeance, la chute du roman étant

LA MUE DE L'HERMAPHRODITE
(Bq, 2020) par Karoline Georges.

Voilà que reparait le premier roman de l'autrice, « paru en 2001, [il] porte un regard dérangeant sur le début du XXI^e siècle et étonne par son actualité presque vingt ans plus tard. À travers le genre de la science-fiction, l'autrice explore avec acuité les enjeux éthiques liés aux identités de genre, au contrôle technocratique par la surveillance à outrance et au désir perpétuel chez l'humain de fuir le réel. Emprisonné dans une cellule expérimentale sous l'œil avide du cyberréseau, un être né hermaphrodite doit se confesser d'un crime. Face à ses détracteurs invisibles, l'hermaphrodite s'ausculte et se raconte tout en condamnant l'État qui l'a créé. Le roman suit cet être jusqu'au bout de sa marginalisation: de son enfance hypermédiasée, à la déchéance de son corps, en passant par sa conquête d'un empire de psychotropes jusqu'à la mue terminale d'Hermany Mésange. »

ABANDON SUIVI DE LA MAISON
D'OPHÉLIE
(Les Herbes rouges, 2020) par Carole David.

Arrive la réédition, en format de poche, de deux recueils, le jour où l'autrice reçoit le Prix Athanase-David. Qu'y lit-on? « Abandon dans la mort, dans l'amour, dans la violence, dans la peur, dans l'alcool: le propos de cette poésie tient dans les faits du quotidien, du réel. Les mêmes attitudes, les mêmes mots se retrouvent d'un poème à l'autre, mais chacun d'eux bascule inévitablement dans le rêve ou le fantôme. [Quant à] la maison d'Ophélie, elle explore la frontière qui sépare la vie normale du chaos. Chaque poème a le pouvoir d'investir les objets et les êtres d'une inquiétante étrangeté en suggérant une menace omniprésente cachée au cœur des apparences. Ces poèmes écrits en écho sont à la fois commentaires l'un de l'autre, et jeu de dualité et de résonances. L'imaginaire y contamine peu à peu la réalité. »

peu ou pas prévisible.

Danielle Pouliot connaît sûrement très bien la nature humaine et sait faire bon usage des fibres les plus ténues pour bâtir sa fiction narrative. Ainsi, l'ironie permet à Léa de mettre en équilibre

sa naïveté et son manque de confiance en elle-même. D'un épisode à l'autre, elle se découvre des talents qu'elle ignorait et elle retrouve la foi en elle-même. En ces temps de morosité collective, la lecture de *Monsieur le Président* a quelque chose de rassérénant.

DVD

Bill Murray renoue avec la réalisatrice Sofia Coppola

PASCAL CLOUTIER



Dans de beaux draps



Bill Murray est un acteur américain très apprécié pour ses

nombreux rôles marquants à la télévision et au cinéma. Avec *Dans de beaux draps*, une production d'Apple TV, le résultat est à la hauteur de ce qu'on attendait de lui et de sa réalisatrice chouchou, Sofia Coppola.

Rashida Jones, la véritable vedette de ce film, incarne Laura, une mère de famille qui nourrit certains doutes sur son mari Dean (Marlon Wayans) et sa fidélité. Le père de Laura, Felix (Bill Murray), une sorte de vieux *playboy* qui semble avoir bien réussi dans la vie, s'inquiète pour elle.

Sans rien lui demander, il fait suivre son mari et convainc tout le monde que Dean entretient une relation extraconjugale avec une collègue de travail. Les réflexions tordues que s'échangent le père et la fille sont d'une justesse comme seule Coppola est capable. Bill Murray est parfait dans son personnage qui semble, plus que jamais, lui appartenir en propre.

On dit que les critiques n'ont pas réservé un grand accueil à ce film d'un tout petit peu plus

d'une heure trente minutes. Ce fut suffisant pour être envoûté, encore une fois, par cet acteur que nous chérissons depuis des décennies. Une suite serait, dans ce cas-ci, la bienvenue.

Les sept de Chicago



Cette production Netflix sur un sujet historique trouve des échos encore dans l'Amérique d'aujourd'hui. Les films qui se passent dans des cours de justice n'ont pas tellement la cote par les temps qui courent. L'emphase est surtout mise sur ce qui amène les gens à devoir se défendre en cour plutôt que sur les aspects judiciaires eux-mêmes.

Le réalisateur new-yorkais Aaron Sorkin s'est employé à nous décrire les détails d'une célèbre cause entendue dans un tribunal de l'Illinois où l'on avait traîné sept dirigeants d'organisations activistes qui avaient fait de la convention du parti démocratique de 1968 à Chicago, un fiasco.

Hostile à l'administration Nixon, les diverses organisations mentionnées plus haut s'étaient adonnées à des manifestations qui ont vite tourné à l'émeute. Les forces policières, quoiqu'elles n'aient pas été mises en cause, s'en étaient donné à cœur joie pour faire régner la loi et l'ordre. À l'époque, la principale raison de cette manifestation était la guerre du Vietnam.

Eddie Redmayne, Sacha Baron Cohen, Mark Rylance, Joseph Gordon-Levitt, Frank Langella et Michael Keaton sont de la distribution. Dirigée avec doigté par un scénariste expérimenté, mais qui n'en est qu'à son deuxième

long métrage à titre de réalisateur, l'équipe qui s'est investie dans ce film historique l'a fait avec détermination et le résultat est un succès indéniable.

Si cette mascarade judiciaire n'avait rien de bien reluisant pour les autorités qui voulaient punir et donner l'exemple avec des gens bien en vue pour leurs idées de gauche aux États-Unis, elle aura au moins donné, plus de cinquante ans plus tard, un document qui souligne à grands traits le malaise de la classe politique conservatrice face à la confrontation des idées. Et ça, c'est vraiment d'actualité. À voir.

